



L'ACAMPADO

« Soyez toujours prêts à témoigner de l'Espérance qui est en vous » (1 Pet 3,15)

Fraternité Sacerdotale Saint Pie X

Prieuré Saint Ferréol - Marseille - Aix - Carnoux - Avignon - Corse

LA FAMILLE ET LA CROIX ~ M. l'abbé Xavier Beauvais ~

Tâchons de bien comprendre que la croix est liée à toute vocation chrétienne, parce que nous sommes nés de la croix. C'est le tout premier geste que le prêtre imprime sur notre front et sur notre cœur au tout début du baptême, parce que les sacrements nous proviennent de l'amour du Cœur de Jésus, de Jésus souffrant sur la croix au moment où ayant tout consommé, le fer de la lance du soldat fit jaillir de son cœur sacré le sang et l'eau, symboles des sacrements. Les sacrements proviennent donc du mystère de la croix, et la grâce nous lie à la croix de Jésus-Christ comme gage de notre résurrection. S'il y a donc la douleur et la souffrance, il y a derrière cette souffrance et cette douleur, une grande joie, celle de l'amour infini de Dieu qu'il veut donner aux hommes mais par la croix. Notre vie chrétienne est donc liée à ces deux aspects de la croix, la souffrance, l'épreuve, et l'amour. Nous sommes liés au mystère de Jésus-Christ. Dans ce mystère de Jésus-Christ, il y a des joies et des épanouissements merveilleux, il y a aussi des luttes avec ses souffrances, ses échecs, il y a la croix, mais cette croix s'achève dans la résurrection. C'est cette croix victorieuse de toutes les luttes, du péché, de la mort, qui nous est donnée. Tout cela nous est montré d'une manière admirable dans les mystères du rosaire : mystères de joie, mystères de douleurs, de luttes et de souffrances, mystères de gloire, de liberté plénière dans la gloire. Si la vie religieuse lie immédiatement à la croix, le sacrement de mariage, qui provient de la croix, lie symboliquement, d'un symbolisme divin, les époux à la croix de Jésus-Christ : c'est le mystère de la charité chrétienne, qui provient de la croix et y conduit, qui s'empare de cet amour humain pour le sanctifier et lui donner des dimensions d'éternité. On peut donc dire que la grâce du sacrement de mariage va intensifier l'amour des époux, le purifier, le surnaturaliser et y mettre le sceau de la croix avec tout ce que

cela implique d'intensité et de victoire de l'amour, et aussi de luttes et de souffrances. Le sacrement de mariage lie les époux à la croix de Jésus-Christ, il ne les met pas du tout en dehors, il ne les fait pas retourner au paradis terrestre en disant : « La croix c'est uniquement pour la vie religieuse. » Non, on peut même dire par expérience, que la croix de ceux qui sont mariés est quelquefois plus visible que la croix du sacerdoce ou de la vie religieuse. Les luttes sont plus visibles dans le mariage chrétien, et la croix y est plus manifeste que dans la vie sacerdotale ou religieuse où les croix sont plus intérieures. Mais des deux côtés c'est le mystère de la croix, parce qu'il n'y a pas de sainteté chrétienne sans passer par la croix. On ne peut pas faire l'économie de la croix, ni dans la vie sacerdotale ou religieuse, ni dans le mariage, d'où la nécessité dans l'éducation de la jeunesse, de former la volonté au sacrifice. Une jeunesse qui n'est plus formée au sacrifice, à la générosité, au don de soi, ne peut pas donner de prêtres ou de religieuses dont la vie est toute de sacrifice et de don de soi à Dieu et aux âmes, comme elle ne peut donner des foyers solidement chrétiens, des familles nombreuses où la croix est toujours là comme condition pour engendrer des joies magnifiques.

Quelles sont les différentes croix qui peuvent exister à l'intérieur d'un foyer ? Il y a quelque chose de la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ qui est propre au foyer.

La première chose qu'on peut regarder c'est tout ce qui touche aux enfants.

La première de ces croix, c'est la stérilité, c'est une croix terrible pour des époux qui voudraient avoir des enfants et qui ne le peuvent pas, surtout quand on côtoie des foyers qui ont des enfants. L'époux et l'épouse doivent porter cette croix en commun, et quand leur vie chrétienne s'intensifie, ils comprennent que ce

n'est pas n'importe quelle croix présente dans leur cœur et dans leur vie, c'est la croix de Jésus-Christ.

La deuxième de ces croix, c'est un enfant handicapé, mal formé. Là c'est peut être la mère qui en souffre le plus, c'est elle qui a formé le corps. C'est une croix parfois terrible, quelque chose qui s'impose à nous, qu'on n'a pas choisi et blesse les époux dans leur cœur et dans leur chair.

Il y a encore d'autres croix : celles qu'apporte la maladie, plus rude encore quand elle conduit à la mort, mort d'un enfant, d'un adolescent. La maladie et la mort sont des croix dures à porter. En dehors de la grâce, en dehors de la foi profonde alimentée à une profonde vie chrétienne, c'est quasiment impossible à porter : c'est un scandale pour l'intelligence avec le risque de devenir une révolte contre Dieu si l'on ne comprend pas par la foi que Dieu sait mieux que nous le pourquoi d'une telle épreuve, qui en tire un plus grand bien.

Il y a des croix plus spirituelles : c'est quand l'enfant grandit et qu'il se sépare totalement de ses parents au point de vue de la foi. Les parents chrétiens voulaient, en transmettant la vie, transmettre, conformément à la fin première du mariage, tout le patrimoine spirituel qu'ils avaient reçu eux-mêmes, être là pour l'éclosion et le développement de la foi. Et un jour voilà qu'ils ne peuvent plus rien contre le jeune qui veut s'émanciper, acquérir une autonomie, finalement perdre sa liberté pour acquérir une soi disant autonomie. Il est ainsi très rude pour des parents chrétiens de voir la limite et l'échec de l'éducation qu'ils ont donnée, de voir que cette éducation, qui aurait dû permettre un développement chrétien de l'enfant, a été au contraire un arrêt et une occasion de révolte, d'opposition à l'égard de Dieu. C'est peut-être la croix la plus importante quand il s'agit de parents chrétiens qui aiment en Dieu leurs enfants.

Il y a d'autres croix propres à la famille au moment du mariage, ou de la vocation sacerdotale ou religieuse. La vocation a pu être dans certaines circonstances une croix, quand des parents, même profondément chrétiens, ne comprennent absolument pas. Leur foi était alors certainement imparfaite ou n'ayant pas compris grand-chose au mystère de la vocation. Pour des parents profondément chrétiens qui ont toujours souhaité une ou plusieurs vocations parmi leurs enfants et qui ont prié pour cela, c'est une source de grande joie, joie pour des parents de voir leur enfant se donner à Dieu par la voie de la vie religieuse ou du sacerdoce. C'est peut-être la plus grande des joies du foyer ; mais aussi, si c'est la plus grande des joies du foyer, lorsque le jeune choisit mal, c'est alors une croix terrible pour les parents. De même quand un enfant choisit pour se marier quelqu'un que les parents ne peuvent pas accepter

pour des motifs légitimes. Il faut alors, tout en maintenant un refus qui occasionnera peut-être une séparation à tout jamais, que les parents aient assez de vitalité divine et d'amour vrai pour être victorieux de certaines croix violentes, très dures à porter, car on ne peut sous prétexte de charité, renoncer à la vérité qui reste la première des charités, la première des preuves de l'amour pour les enfants.

Croix terrible aussi que le divorce d'un enfant, avec tous les problèmes que cela engendre quand il s'agit d'un aîné par rapports aux cadets. On voit toutes les souffrances que cela peut représenter dans le cœur d'une mère, de voir son fils prendre cette soi disant liberté qui s'oppose à la loi de l'Eglise. Dans le cœur d'un père et d'une mère il y a alors des souffrances terribles parce que le foyer de leur enfant était bien comme le prolongement du leur et subitement il y a la grimace du démon qui s'introduit à l'intérieur du foyer et qui brise la fidélité. Il y aura une croix à devoir dire non à un foyer brisé et recomposé et qui essaiera de se réintroduire chez vous par séduction. L'attitude que les parents devront avoir sera toujours une croix et il faudra boire le calice jusqu'au bout. Nous touchons là les grandes blessures qui peuvent exister dans un foyer, sans oublier les croix qui naissent entre les époux eux-mêmes, quand l'un rejette si facilement la faute sur l'autre. La parole de l'Evangile reste vraie : on voit facilement la paille dans l'œil de l'épouse ou de l'époux, sans voir la poutre qui est dans le nôtre. On oublie cela et par le fait même il y a des incompréhensions. On oublie qu'il faut tout le temps renouveler ce feu intérieur de l'amour : aimer l'autre pour lui et non pas pour soi-même. Il y faut beaucoup de vigilance, une plus grande prise de conscience qu'on est responsable l'un de l'autre, et qu'on s'aime mutuellement en aimant ce qu'il y a de meilleur dans l'autre, en aimant l'autre pour lui et non pas pour soi-même. Si on maintient ce désir là le plus possible en acte avec le secours de la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, avec le secours des sacrements de pénitence et de la Sainte Eucharistie, avec le secours d'un pardon mutuel quotidien et quand on le fait chaque jour c'est plus facile à porter que lorsqu'il y a eu déjà beaucoup d'amertume - s'il y a cela, cet amour toujours renouvelé et qui veut croître, on est en présence de la fidélité. On est devant un amour qui augmente et qui grandit ; le feu augmente tous les jours un peu plus. Au contraire, si on commence à se replier sur soi en analysant les torts de l'autre, c'est très mauvais, et c'est encore plus mauvais si on confie cela à un autre qui écoute et renchérit.

Dès que l'on s'écarte, l'autre s'écarte et il n'y a plus d'unité. Si on a suffisamment de force de volonté, on demeure unis par devoir, on s'arrange comme on

CARNET PAROISSIAL

BAPTÊME

à Aix-en-Provence :

- Arthur CESCO le 21 mars 2015

SÉPULTURE

à Marseille :

- Annie MENAGER (79 ans) le 12 mars 2015

- Marie DESTRO (93 ans) le 18 mars 2015

à Aix-en-Provence :

- Françoise BARD (60 ans) le 24 mars 2015

peut, mais ce n'est pas cela, un foyer chrétien.

Alors qu'est-ce qui permet à un foyer chrétien de traverser toutes ces épreuves et de grandir ? En premier lieu, c'est un sens de plus en plus grand du mystère de l'amour miséricordieux de Jésus-Christ et de sa croix, une croix victorieuse de la mort, de la souffrance, de l'orgueil, de l'égoïsme. C'est cet amour de Jésus-Christ qui doit être victorieux dans le cœur de l'époux et de l'épouse : c'est bien le sens du sacrement de mariage, qui apporte donc avec lui leur remède. C'est ce lien si fort de l'époux et de l'épouse avec Jésus-Christ, et dans le regard de Jésus-Christ, ce regard si fort qu'il doit y avoir entre l'époux et l'épouse qui doivent s'aimer dans un don toujours plus grand.

C'est cet amour là qui peut seul être victorieux de tout le reste, et être source de jaillissement par rapport aux enfants. C'est l'amour de Jésus-Christ qui permet cela parce que l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ est vraiment source d'amour et permet à cette croissance d'aller toujours plus loin : et c'est donc la prière maintenue dans le foyer chrétien : une piété de l'époux avec l'épouse, une prière aussi de chacun d'eux seul avec Notre-Seigneur. C'est le lien personnel de chacun avec Notre Seigneur, porté par la Très Sainte Vierge Marie qui permettra de maintenir ce lien de l'époux et de l'épouse, de l'intensifier et de faire qu'il soit capable d'être source d'amour victorieux par rapport aux enfants.

C'est donc l'oraison, le sacrement de pénitence et la Sainte Eucharistie, mais peut-être pourrait-on mettre l'oraison en premier lieu parce que ce n'est pas facile dans les circonstances que vit l'Eglise aujourd'hui, de pouvoir communier chaque jour. Il faut alors vivre de l'oraison et avoir cette soif de recevoir la Sainte Eucharistie tous les

jours ; la communion de désir c'est le prolongement de l'oraison, parce que s'il y a un lien avec Jésus-Christ, on désirera très profondément le recevoir, en sachant très bien que c'est lui et lui seul, qui en nous donnant son corps, son sang, son âme et sa divinité permet à chacun d'entre nous de tenir la route, permet à l'époux et l'épouse d'avancer joyeusement et victorieusement vers le ciel à travers les croix quotidiennes.

C'est en ce sens que l'idée religieuse symbolisée par le crucifix, par la croix, est nécessaire pour assurer le bonheur éternel des époux.

La tâche la plus belle, la plus sublime est en effet de veiller non seulement sur leur sort terrestre, mais aussi sur leur bonheur éternel.

C'est la seule question dans laquelle la femme a le droit d'être jalouse de son mari. C'est au moins ce qu'enseigne saint Augustin quand il écrit :

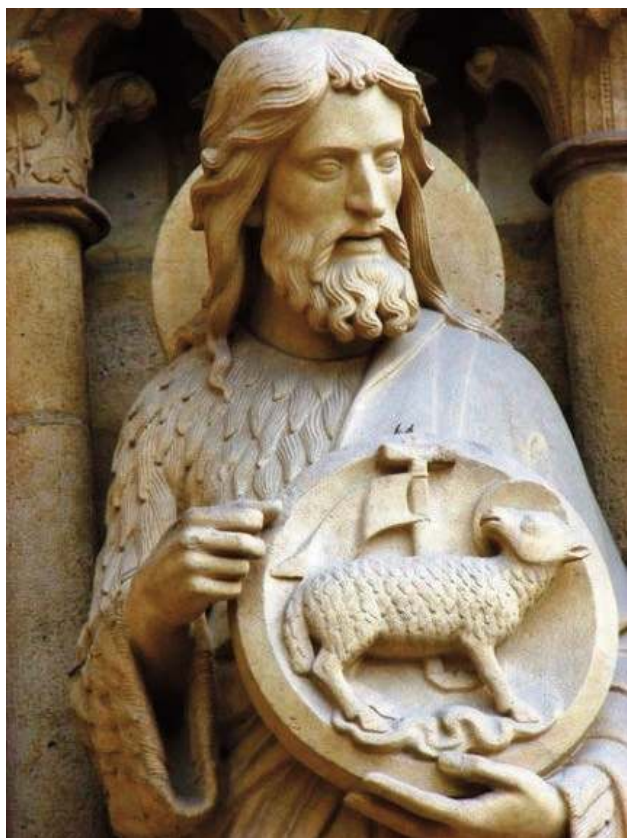
« Les femmes doivent être jalouses de leur mari, non pas à cause de leur corps, mais à cause de leur salut éternel. C'est pourquoi je vous y engage, je vous le recommande, je vous l'ordonne ».

C'est aussi une grande joie quand la femme peut dire à son mari « C'est à toi que je dois, après Dieu, d'avoir eu dans mon existence, un époux courageux et de si bons enfants ». C'est une grande joie aussi quand le mari peut dire à sa femme « Je te remercie d'avoir été pour moi une épouse si attentive et la douceur de mon foyer ». Mais comme ce sera une joie plus grande encore, si tous deux peuvent se dire un jour : « C'est à toi que je dois d'être arrivé à la vie éternelle ! »

*« Les mardis de
la Pensée catholique »*

*Mardi 28 Avril
à 20h00 - rue de Lodi*

*Conférence de
M. l'abbé Xavier Beauvais sur :
« Le Sillon, son fondateur
sa condamnation,
ses principes »*



St Jean-Baptiste portant en médaillon
l'Agneau pascal
Notre-Dame de Paris-vers 1210

Nous vous proposons un exercice d'exégèse – le mot est un peu pédant – c'est-à-dire une lecture plus approfondie de cette expression biblique qui dit parfaitement qui est Jésus et ce qu'il doit être pour nous. La méthode la plus sûre à suivre est celle léguée par l'Eglise depuis toujours : prendre le sens qui nous vient simplement à la lecture (sens littéral) ; chercher les lieux parallèles qui explicitent ce sens, lui donner l'éclairage de la Tradition à travers les Pères de l'Eglise et la théologie d'une part et d'autre part selon l'emploi qu'en fait la Liturgie. Cette lecture se fait ici en trois étapes, celles de la vie de l'Agneau : sa vie d'Innocence, son Sacrifice que sa Passion nous a appris ; enfin son Triomphe à venir que nous prophétise l'Apocalypse.

L'AGNEAU INNOCENT

L'évangéliste saint Jean est le seul à nous révéler le nom sous lequel le Baptiste désigna Jésus venant à lui : « *il dit : Voici l'agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde* ».

Les artistes, à partir de la Renaissance surtout, ont joint le geste à la parole : l'index de Jean-le-Baptiste pointé sur

ECCE AGNUS DEI

« Voici l'agneau de Dieu » (Jn. 1, 29). Il y a trois sens à cette expression : l'agneau est, ou bien une figure du Serviteur de Yahvé dans Isaïe et « semblable à l'agneau qui se laisse mener à la boucherie » dans Jérémie, ou bien l'agneau des sacrifices du Temple, ou bien encore l'agneau pascal. Or le Christ réalise dans sa personne les trois figures à la fois. Il est aussi l'Agneau vainqueur de l'Apocalypse.

Jésus est devenu la manière la plus expressive de figurer le « voici », avec une emphase qui annonce le Baroque. Pourtant, pourquoi ne pas croire que Jean n'eut pas à montrer du doigt le Messie venant à lui : sa démarche, la vertu (au sens de force) qui se dégageait de lui (au dire des évangélistes) le désignait suffisamment ; la parole inspirée du Baptiste n'était alors que le cri du cœur, l'évidence qu'on exprime avec enthousiasme : « Voici l'agneau de Dieu ! ».

Que signifie l'expression ?

On a beaucoup écrit dessus. Le terme a été interprété le plus souvent comme une indication du rôle du messie, agneau destiné à être immolé pour le salut du monde, pour enlever les péchés en les prenant sur soi. Mais n'est-ce pas là trop anticiper ? Que savait Jean-Baptiste du Messie ? Il le regardait alors surtout comme un juge qui vient nettoyer son aire (Math. 3, 12 ; Lc. 3, 17) et il se posait encore beaucoup de questions à son sujet comme en témoigne l'ambassade qu'il envoya auprès de Jésus (Math. 11, 2-6 ; Lc. 7, 18-23). Pour le Baptiste, Jésus est d'abord cet agneau innocent, pur de tout péché et venu enlever le péché du monde.

Et c'est bien ainsi que la Tradition l'a compris. **Saint Augustin**, par exemple, ne voit dans cette expression aucune allusion au Messie souffrant, mais plutôt l'innocence de l'Agneau : « *Qui peut se dire innocent, et jusqu'où s'étend l'innocence ? Tous [les hommes] viennent de cette tige, de ce rejeton dont David chantait en gémissant : « J'ai été conçu dans l'iniquité [= le péché originel], et c'est dans le péché que ma mère m'a nourri lorsque j'étais dans son sein » (Ps. 50, 7). Cet Agneau est donc le seul qui ne soit pas venu dans ces conditions. Il n'a pas été conçu dans l'iniquité, parce que notre nature mortelle n'a pas été le principe de sa conception. Une vierge l'a conçu, une vierge l'a enfanté, parce qu'elle l'a conçu et enfanté par la foi.*

« Voici l'Agneau de Dieu ». Il n'a point reçu le germe qui, d'Adam, se transmet à tous ses descendants, il a pris la chair qui vient d'Adam, mais sans rendre son péché. Il n'a point pris le péché qui pèse sur notre nature corrompue, et c'est pour cela qu'il est celui qui efface le péché du monde » (Traité sur l'Ev. de Jean, IV, 10).

Saint Jean-Chrysostome exprime la même idée : « Celui qui est si pur, qu'il peut laver les péchés des autres, ne vient point pour confesser ses péchés. » Le baptême d'eau que donnait Jean était un baptême de pénitence qui incluait la reconnaissance de ses péchés ; or le Christ est sans péché.

Enfin c'est aussi l'opinion de **saint Thomas d'Aquin** (Com. sur S. Jean, I, leçon 14 n°255) qui, bien qu'il lui ajoute l'idée de sacrifice, en fait le fond de sa démonstration : « Il ne vient pas pour être purifié de ses péchés, puisqu'il n'a aucun péché, mais il vient enlever le péché. Il vient aussi pour donner un exemple d'humilité ».

L'AGNEAU IMMOLÉ

Cependant, le Baptiste en prononçant les mots « Voici l'Agneau de Dieu » attribuait indirectement un caractère de victime au Messie ; il ne pouvait ignorer ce que disent de l'agneau les Livres Saints. En effet l'idée de victime n'est pas absente de la prophétie d'Isaïe (53, 3) : le Messie souffrant y est comparé à un agneau qu'on immole et il prend sur soi les péchés des autres ; de même en Jérémie (11, 18) : « Et moi j'étais comme un agneau confiant qu'on mène à l'abattoir, ignorant ce qu'ils tramaient contre moi ».

Par ailleurs, la pratique liturgique des **sacrifices au Temple** donnait à l'expression du Baptiste une résonance particulière. « Il faut savoir, dit saint Thomas d'Aquin, que dans l'Ancienne loi, la coutume était d'offrir au Temple cinq espèces d'animaux : trois qui vivent sur la terre, le bœuf, la chèvre et le mouton (c'est-à-dire, sous ce nom, le bélier, la brebis et l'agneau) ; deux qui vivent dans les airs, la tourterelle et la colombe. (...) Pourquoi donc le Baptiste, rendant témoignage au Christ, L'a-t-il désigné spécialement par le nom d'Agneau ? La raison se trouve dans le Livre des Nombres. On y voit (Nomb. 28, 3-8 et Ex. 29, 38-44) qu'à certains jours on offrait dans le temple certains sacrifices ; cependant il y en avait un qui était quotidien : c'était l'offrande perpétuelle (Lév. 6, 5-6), matin et soir, d'un agneau. Ce sacrifice ne changeait jamais, on l'accomplissait comme le rite principal, les autres venant s'y joindre. C'est ainsi que l'Agneau, qui était le sacrifice principal, représente le Christ, qui est le sacrifice principal » (Com. sur S. Jean, I, 14, n° 257).

Remarquons au passage l'offrande d'une colombe que

fait Marie (Luc 2, 22-25), comme le prescrivait la loi de Moïse pour la purification de la mère, quarante jours après avoir mis au monde son enfant : « Elle apportera au prêtre un agneau d'un an pour un holocauste et un pigeon ou une tourterelle en sacrifice pour le péché » (Lev. 12, 6). La purification ne s'imposait qu'à la mère tandis que l'enfant était racheté symboliquement. Cette loi ne concernait pas en soi l'Immaculée, mais Marie s'y soumet. La loi précisait encore : « si toutefois elle ne peut se procurer un agneau, elle prendra deux tourterelles ou deux jeunes colombes, l'un pour l'holocauste



L'agneau pascal auréolé
Zurbaran (1598-1664)

l'autre en sacrifice pour le péché » (Lev. 12, 8). Et ainsi on invoque souvent la pauvreté de Marie comme unique raison du remplacement de l'agneau par la colombe ; mais n'y a-t-il pas une raison plus profonde de la part de la Vierge ? En effet, pouvait-elle offrir un autre agneau que celui qu'elle venait de présenter à Dieu, son propre fils, « l'Agneau de Dieu » ? Pouvait-elle offrir la figure, elle qui avait déjà offert en son cœur et au temple à Dieu la réalité ? Aussi en offrant une simple colombe, elle respecte la loi en même temps qu'elle confesse la réalité.

Enfin, il faut mentionner **l'agneau pascal**. La fête principale des juifs était la Pâque au cours de laquelle, comme on le sait, l'agneau était sacrifié pour commémorer la libération des hébreux de la servitude des Egyptiens. C'est la raison historique. La raison prophétique en était la préfiguration de l'immolation du Christ. Il fallait un agneau par famille ; il devait être d'un an et sans défaut ; on ne devait pas lui briser les os. Il était égorgé dans le parvis intérieur du Temple et son sang répandu près de l'autel des holocaustes. Ramené dans la famille, l'agneau immolé était ensuite rôti au feu pour le banquet pascal qui commençait après le coucher du soleil. Durant le repas, le rituel prévoyait de faire passer plusieurs coupes de vin ;

pain azyme, herbes amères trempées dans une sauce accompagnaient la viande. Au début du repas le chef de famille, à la question conventionnelle du fils, faisait un petit discours expliquant la signification de la fête. On y chantait également le grand *Hillel*, hymne composé des psaumes 113-118. Voilà pour la figure. Quant à la réalité, c'est la Passion du Christ qui nous la révèle : Pur de tout péché ; on ne brisa pas les os (Jn. 19, 36); il fut sacrifié et son sang fut répandu ; il est mangé sacramentellement. Au point que saint Paul qui a été saisi par la totale correspondance de la figure à la réalité déclare : « Le Christ, notre Pâque, a été immolé » (I Cor. 5, 7).

Saint Thomas d'Aquin développe l'idée : « *Le Christ est dit l'Agneau de Dieu, à cause de ses deux natures, la nature humaine, et la nature divine. C'est en vertu de sa nature divine que son sacrifice a valeur d'expiation et de satisfaction, pour autant que Dieu dans le Christ se réconciliait le monde (II Cor. 5, 19), mais si le Christ peut s'offrir en victime, c'est au titre de sa nature humaine.*

Voici l'Agneau de Dieu, signifie encore : voici l'Agneau offert par Dieu, à savoir par le Christ lui-même qui est Dieu.

Agneau de Dieu peut vouloir dire aussi « Agneau du Père » ; car le Père lui a donné comme homme de pouvoir offrir, pour les péchés, un sacrifice suffisant, sacrifice que l'homme lui-même était incapable d'offrir. Voilà pourquoi, lorsqu'Isaac demanda à son père Abraham : « Où est la victime pour l'holocauste ? », celui-ci répondit : « Dieu pourvoira Lui-même à la victime pour l'holocauste » (Gen. 22, 7). - « Dieu, en effet, n'a pas épargné son propre Fils, mais L'a livré pour nous tous » (Rom. 8, 32).

*Le Christ est aussi appelé **agneau** : à cause de sa pureté : « Il sera sans tache. Ce sera un mâle, il n'aura qu'un an » (Ex. 12, 5) ; « Ce n'est point par des choses corruptibles, or ou argent, que vous avez été rachetés » (1 Pet. 1, 18). Ensuite à cause de sa douceur : « Comme un agneau devant le tondeur, il resta muet » (Is. 53, 7). Enfin à cause de ce qu'Il nous apporte, car Il est vêtement : « les agneaux sont pour vous vêtir » (Prov. 27, 26). ; « Revêtez-vous du seigneur Jésus-Christ » (Rom. 13, 14). Et Il est nourriture : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde » (Jn. 6, 41).*

(...) L'Agneau, lui, « enlève les péchés du monde », c'est-à-dire fait disparaître – efface toute iniquité (Os. 14, 3) ; ou bien Il enlève, c'est-à-dire prend sur Lui, les péchés du monde entier car « Il a porté nos péchés sur son corps » (1 Pet. 2, 24) ; « Lui-même, Il a porté nos douleurs et Il s'est chargé de nos langueurs » (Is. 53, 4). Selon la Glose, Jean dit : « Il a enlevé le péché », et non les péchés, afin de montrer, en se servant d'un terme universel, que le Sauveur ôte bien tout genre de péché : « Il est Lui-même victime de propitiation pour nos péchés » (I Jn. 2, 2)

(Comm. sur St Jean, I, leç. 14, n.257-259).

La Liturgie a consacré le sens pascal de la figure de l'Agneau en répétant, pour le prêtre lui-même puis pour les fidèles, en se frappant la poitrine par trois fois avant la communion, les paroles de saint Jean-Baptiste. C'est

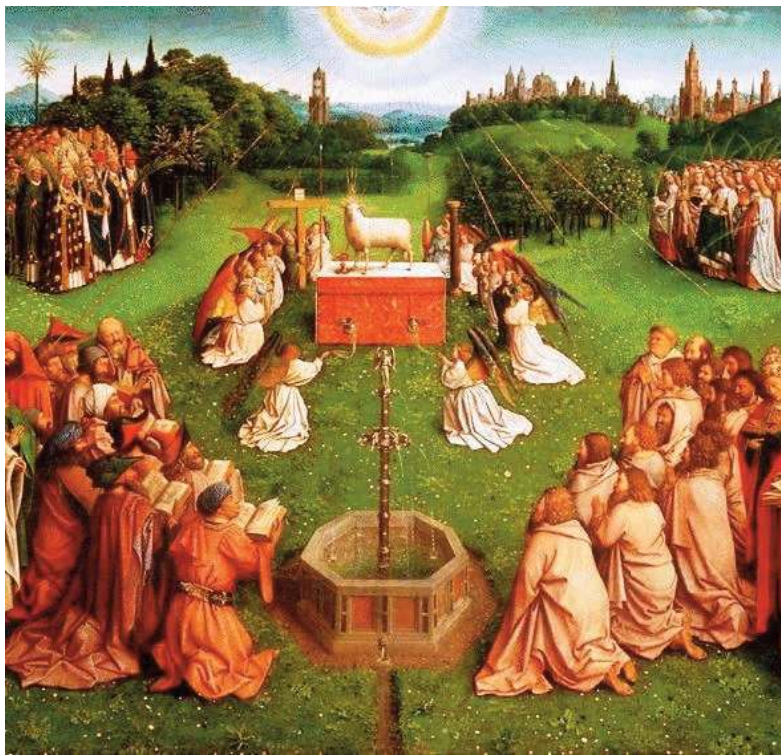
le pape Serge (687-701) qui a institué cette triple invocation. L'agneau y est le symbole eucharistique par excellence. D'ailleurs, tout au long de l'année liturgique, l'Eglise nous fait suivre l'Agneau « partout où il va » : à l'office du bréviaire durant l'Avent, à Noël, à l'Epiphanie, le jeudi Saint, à la Veillée pascale, à Pâques surtout, à la fête du Saint-Sacrement, etc.



Tapisserie d'Angers-détail
L'agneau immolé

Chaque mention de l'agneau manifeste le passage de la figure à la réalité. L'office de la fête du Saint-Sacrement que l'on doit à saint Thomas d'Aquin est le plus expressif : « *On fête la dernière cène de cette nuit où nous croyons que le Christ a donné aux frères l'agneau et les azymes, selon les rites légaux accordés jadis à leurs pères. Après l'agneau figuratif, le repas terminé, le corps du seigneur fut donné aux disciples, tout entier à tous, tout entier à chacun, par ses mains ; telle est notre foi* » (Hymne à Matines). La prose de la messe reprend la même idée : « *A cette table du nouveau Roi, la nouvelle Pâque de la nouvelle loi met fin à la pâque antique* » et la manducation de l'agneau pascal est mentionnée au nombre des figures de la table eucharistique : « *d'avance il est annoncé : ... l'agneau pascal est immolé* ». Enfin, il faut citer cette prière que le prêtre dit en revêtant l'aube avant la messe : « *Rendez-moi blanc, Seigneur, et purifiez mon cœur ; afin que blanchi dans le sang de l'Agneau, je jouisse pleinement des joies éternelles* ». L'Eglise et la dévotion des fidèles ont également traduit cette doctrine par la confection des « Agnus Dei » : « *Ils sont faits d'une cire blanche, pure, vierge, qui représente la nature humaine que le Christ a prise du sein très pur de la Vierge Marie (...). On y imprime l'image d'un agneau, symbole de cet Agneau immaculé qui s'est immolé sur l'autel de la croix pour restaurer le genre humain* » (Décret de la Congrégation des rites – 1752). Objet de dévotion qui semble remonter au IXe siècle et considéré comme sacramental, l'Agnus Dei vient de la récupération de la cire du cierge pascal fondu sous la forme de petits sceaux à l'effigie de l'Agneau mystique.

Ils étaient distribués aux fidèles le premier dimanche après Pâques. Dès le début du christianisme, l'agneau à la place du Christ a été représenté dans les catacombes et ailleurs jusqu'au Concile de Constantinople (692) qui oblige les artistes à représenter le Christ sous la forme d'un homme afin d'éviter la confusion avec quelques cultes païens persistants. Dès lors, et ce jusqu'au XVIIe siècle, l'agneau est représenté comme symbole : une nimbe crucifère auréole sa tête et le drapeau de la résurrection le surmonte. C'est le peintre espagnol Zurbaran (1598-1664) qui renoue avec la représentation antique bien que dans quelques unes de ses œuvres l'agneau garde encore un symbole qui le réfère au Christ.



Retable de l'Agneau mystique
Van Eyck (1395-1441)

son sang, spécialement les martyrs : *« Ceux qui sont vêtus de robe blanche... , ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation ; ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu et le servent nuit et jour dans son temple. Et celui qui est assis sur le trône les abritera sous sa tente ; ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif ; l'ardeur du soleil ne les accablera plus, ni aucune chaleur brûlante ; parce que l'Agneau qui est au milieu du trône sera le pasteur et les conduira aux sources des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux »*

(ibidem, 7, 13-17).

Ce sera la gloire du Corps mystique tout entier qu'est l'Eglise : gloire du Chef qui rejaillira sur les membres et celle des membres sur le Chef : *« Alors j'entendis comme une voix d'une foule immense, comme le mugissement des grandes eaux, comme le grondement de violents orages ; on clamait : Alleluia, car il règne, le Seigneur notre Dieu, le Tout-puissant ! Réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse et rendons-lui gloire ; car voici les noces de l'Agneau, et son épouse s'est faite belle : on lui a donnée de se revêtir de lin d'une blancheur éclatante. Ce fin lin, ce sont les vertus des saints. Et l'ange me dit : « Ecris : Heureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'Agneau »*
 (ibidem, 19, 6-9).

L'AGNEAU VAINQUEUR

L'Agneau divin est une des figures qui dominent l'Apocalypse de saint Jean l'Evangéliste. Le sacrifice du Christ est unique au sens où il n'y a qu'une seule oblation, sanglante, celle de la Croix ; mais sa consommation demeure pour l'éternité ; c'est la victoire de l'Agneau que contemplant les anges et les saints : *« Alors j'aperçus qu'au milieu du trône et des quatre animaux et au milieu des vieillards un Agneau était debout ; il semblait avoir été immolé ; il avait sept cornes et sept yeux, qui sont les Sept Esprits de Dieu envoyés par toute la terre. Il vint, et reçut le livre de la main droite de Celui qui siège sur le trône. Et lorsqu'il eut ouvert le Livre, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, tenant chacun une harpe et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints. Et ils chantaient un cantique nouveau, disant : « Tu es digne de recevoir le livre et d'en ouvrir les sceaux ; car tu as été immolé, et tu as racheté pour Dieu, par ton sang, des hommes de toute race, langue, peuple et nation ; et tu les as faits rois et prêtres, et ils règneront sur la terre »*
 (Apoc. 5, 6-10).

Et s'il n'est pas colère plus terrible que celle de l'Agneau contre ceux qui auront méprisé son trop grand amour (ibidem 6, 15-17), de même il n'est pas plus grande gloire pour tous ceux qui auront été sauvés par

SOIS FIER DE TA FOI ~ M. l'abbé Xavier Beauvais ~

Notre appartenance à l'Eglise nous invite sans aucun doute à combattre un neutralisme destructeur de la foi et générateur de peur et de silence.

« *Qui n'est pas avec moi est contre moi* », proclamait Notre Seigneur et saint Paul ajoute : "On ne se moque pas de Dieu". Alors soyons sans aucun doute de ces âmes qui sont avec Dieu contre tout ce qui peut entraver sa marche dans les âmes inquiètes ou neutres du monde moderne. C'est la lente et insidieuse percée dans les âmes du laïcisme et du neutralisme qui, sous prétexte de se refuser à prendre parti, ont laissé le champ libre à l'athéisme puis à une indifférence profonde et ont finalement plongé la France, et avec elle l'Europe, dans une léthargie consternante. Ne dit-on pas couramment "neutraliser son adversaire", lorsqu'on lui enlève tout moyen de défense ? Le démon muet de l'Evangile doit nous secouer : ne sommes-nous pas, nous aussi, trop souvent anesthésiés, neutralisés, pour si peu crier lorsque notre foi est attaquée ou simplement passée sous silence ? Quelle subtile et maléfique anesthésie nous courbe tous parfois, plombant nos paupières et fermant nos lèvres !

Le démon a toujours inspiré les conspirations du silence. Il a favorisé, à travers l'Histoire cette conspiration par diverses organisations secrètes qui ont toujours cherché à détruire l'ordre social chrétien. Politique à courte vue, sociétés secrètes ayant toujours combattu l'Eglise et voyant, peut-être, son sang couler avec une satisfaction inavouée ; voilà quelques causes essentielles, pitoyables et criminelles de ce silence.

La peur, ne serait-elle pas le mal d'un siècle livré au démon ? Qu'ils lèvent donc leurs yeux vers la croix ceux qui, loin des griffes du Malin, pâlisent déjà d'avance.

L'entomologiste Fabre raconte dans ses "*Souvenirs*", comment le sphex -insecte de la famille des guêpes- paralyse la proie qu'il s'est choisie afin d'y pondre ses œufs pour nourrir sa larve. Si la victime, au moment de l'opération, remue quelque peu, le sphex, délicatement, écarte les pièces de l'armure de la tête et y plonge son arme pour atteindre les centres nerveux. Et comme la paralysie anéantit toute velléité de résistance en annulant la volonté, à partir de ce moment-là, le mécanisme entier est en place. Il n'y a plus qu'à laisser faire le temps.

La paralysie des centres vitaux, n'est-ce pas cette infiltration dans les âmes, bien plus dangereuse, car elle mine les citadelles de résistance les plus inexpugnables comme l'Eglise ? Dans ses veines, un poison -le poison du mo-

dernisme- y a été injecté afin de la neutraliser. Et ce poison a surpris finalement la bonne foi d'honnêtes gens incapables de démêler une telle duplicité, le camouflage trompeur. Nous sommes des fils de Dieu et non pas d'inertes proies sous le dard du sphex. Il faut alors des remèdes, il faut une réforme des âmes, un réveil des âmes, une reprise de conscience des vérités chrétiennes, tues et oubliées. C'est cela, juguler la peur ou briser le mur du silence.

Il nous en faut peu pour nous abattre tandis que nous nous assoupissons devant l'essentiel. Notre catholicisme fidèle à l'Eglise de toujours, seul salut des hommes, nous le laissons évincer de la cité, anesthésiés par tous les faux semblants que suscite Satan. Nous ne nous apercevons même pas qu'on le crucifie, qu'on l'étouffe. Et nous ne disons rien, nous ne démasquons pas les cents têtes de l'hydre, nous la laissons partout étendre ses tentacules. Aurions-nous peur ? Ou bien l'ennemi, ce démon muet, nous aurait-il déjà trop bien neutralisés, en nous enfermant dans ses inextricables filets, en nous injectant ses indiscernables venins d'une fausse paix liturgique, par exemple ? Dieu, souvent, étend ses conquêtes en plein guêpier. Alors, toujours debout, jamais muets, il nous reviendra à l'esprit ce que saint Paul écrivait aux pires jours du règne de Néron : "*Mes frères, nous ne sommes point les enfants de l'esclave, mais de la femme libre ; et c'est Jésus-Christ qui nous a donné cette liberté*".

DU RESPECT HUMAIN

Attention donc au respect humain que les moralistes ont considéré comme une faiblesse de caractère, un manque de personnalité qui fait que pour ne pas se faire remarquer, on s'adapte aux exigences de son entourage, au point de poser parfois des actes que la conscience réprouve. C'est le cas d'un individu qui, dans une action ou dans une omission, au lieu d'exprimer sa personnalité et tout ce qu'elle représente de foi, tient compte de la mentalité de ceux qui l'entourent et y conforme son attitude personnelle, de façon à éviter le qu'en-dira-t-on, les moqueries et les critiques de toutes sortes. Il respecte alors les hommes plus que Dieu, d'où le nom de respect humain donné à cette attitude. Les textes scripturaires sont nombreux à ce sujet. On y trouve clairement exprimée l'obligation pour tous les fidèles d'agir, non pas en considération de ce que peuvent dire ou penser les autres, mais à cause des obligations qu'une conscience chrétienne impose.

Notre Seigneur oblige, en certaines circonstances, ceux

qui Le suivent à Le confesser devant les hommes, sans tenir compte de l'inconvénient qui pourrait en résulter pour eux. *"Celui qui m'aura confessé devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux ; et celui qui m'aura renié devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux"*.

Saint Paul rappelle à ses fidèles ce devoir. Il se montre, lui-même, très scrupuleux à le remplir, d'autant que sa vocation spéciale à l'apostolat lui fait une obligation particulière d'annoncer l'Évangile sans crainte du qu'en-dira-t-on. *"Non, écrit-il aux Romains, je ne rougis pas de l'Évangile"*. Et il veut que les fidèles en général, mais surtout ceux qu'il a constitués chefs de l'Eglise, suivent son exemple. C'est ainsi qu'il écrit à Timothée : *"Ne rougis pas du témoignage à rendre à Notre Seigneur, ni de moi son prisonnier ; mais souffre avec moi pour l'Évangile, appuyé sur la force de Dieu."*

Saint Paul à Timothée parle de tous ceux qui, en Asie, l'ont abandonné et il loue son ami courageux Onesiphore car, dit-il "il m'a souvent réconforté et il n'a pas rougi de mes fers". Saint Paul met presque sur le même pied, le témoignage rendu à l'Évangile et le courage avec lequel ses amis l'ont servi alors qu'il était prisonnier.

Qu'il faille savoir, à l'occasion, confesser sa foi ou tout au moins ne pas rougir de l'Évangile, cela a toujours été maintenu par l'Eglise. Aux âges de persécution, elle n'a jamais admis les défaillances positives de ses enfants et n'a jamais considéré que la crainte des pressions extérieures fût une excuse à la lâcheté.

L'ATTITUDE DE L'ÉGLISE

En 1635, par exemple, l'Eglise rappelait aux missionnaires en pays islamiques, qu'il n'était pas permis de donner le baptême à un mahométan qui ne voudrait pas confesser sa foi extérieurement à cause des dangers qui le menaceraient.

En 1774, dans un décret de la Congrégation de la Propagande, l'Eglise protestait contre l'attitude de catholiques qui, en pays infidèles, assistaient aux offices catholiques, mais, par crainte des étrangers venus par curiosité à la cérémonie, évitaient tous les signes qui pouvaient trahir leurs convictions intérieures. Et l'on pourrait multiplier les interventions de l'Eglise à ce sujet jusqu'au *Droit Canon* qui exprime de manière catégorique l'obligation qui, en certaines circonstances, incombe à tous les chrétiens de professer extérieurement leur foi. Et toutes ces décisions de l'Eglise sont tout à fait raisonnables.

Celui qui, par crainte du sentiment des témoins, ne professe pas sa foi, se diminue moralement, parce qu'il se renie dans son esprit, dans son cœur et dans sa volonté. C'est une diminution intellectuelle car le sujet agit à l'en-

contre de sa foi. C'est aussi une grande faiblesse affective de sa part, car il fait fi de ses sentiments les plus profonds et de tout ce qu'il aime. Il fait enfin un mauvais usage de sa liberté, car au lieu de choisir ce qui est pour son bien moral, il dispense ses efforts dans un sens opposé. C'est donc un amoindrissement de toute sa personnalité, un reniement pratique, un acte peccamineux. Au lieu de demeurer fidèle à ses devoirs religieux, l'homme se détourne du souverain bien et ne considère plus que son intérêt humain et sa tranquillité personnelle. Et donc, celui qui cède fréquemment au respect humain, s'expose petit à petit au danger de relativiser sa foi et même de la perdre.

La pratique extérieure de la religion est une protection pour l'assentiment intérieur ; la crainte de paraître chrétien au dehors amène donc, à la longue, une espèce d'atonie de la vie religieuse avec sa conséquence presque fatale : le doute, d'abord timidement admis, puis s'installant et minant l'assentiment donné à l'ensemble des vérités enseignées par l'Eglise. Cette lâcheté est d'autant plus coupable qu'elle est parfois susceptible d'occasionner un scandale et de faire tomber dans le péché, des âmes faibles qui pourraient être témoins de l'acte positif ou négatif inspiré par le respect humain. Le respect humain est aussi un manquement à l'endroit de l'Eglise. L'unité intérieure de l'Eglise peut en effet, être compromise par celui qui n'ose affirmer pratiquement ses convictions. Son rayonnement extérieur en est, en tout cas, sérieusement empêché. Au lieu de la contagion bienfaisante de l'exemple, on voit se produire le phénomène inverse : la lâcheté de quelques-uns gagne de proche en proche et finit par atteindre la masse.

Enfin, et c'est certainement là le plus grave, le respect humain est un acte d'irrévérence à l'égard de Dieu du fait que l'opinion humaine, le qu'en-dira-t-on est préféré au jugement divin du maître de toutes choses. L'honneur dû à Dieu exige, à coup sûr que la profession du catholicisme soit, à certains moments, non seulement privée mais aussi publique, quels que soient les périls qui pourraient menacer celui qui demeure extérieurement fidèle à ses convictions, à sa pratique religieuse. Les hésitations, les ambiguïtés ne sont pas tolérables surtout lorsqu'il s'agit de s'affirmer devant le pouvoir établi. Attention là à ceux qui disent : réfugions-nous dans la prière et souffrons en silence. Non ! Le Père Calmel a sur ce point des réflexions pertinentes :

"L'acte intérieur de foi, dit-il, ne dispense aucunement de l'acte extérieur de la foi. Attention à la peur de combattre, à la naïveté, à la piété insuffisamment éclairée, insuffisamment vigoureuse. L'acte extérieur de la foi, c'est la confession publique. On voudrait nous persuader maintenant, en pleine progression de la vague la plus sombre des brouillards modernistes, que l'oraison suffit et dispense

du témoignage !

Pire encore, on insinue que l'on aurait tort si l'on ne se résignait pas à faire semblant d'acquiescer au modernisme, puisque c'est là le plus commode pour continuer en paix une vie soi-disant contemplative ! Ces faux-semblants au nom de la piété sont un péché contre la foi."

Que le démon muet n'habite pas votre foi. Cette foi que vous avez bien ancrée ; cette foi que vous chantez chaque dimanche, qu'elle soit aussi apostolique.

Le Pape Pie XII, dans une allocution à des fonctionnaires de Rome, les encourageait à ce que "leur foi agissante ne demeure pas pour ainsi dire dans les catacombes de leur vie privée, refoulée là par un faux amour-propre, tandis que la crainte d'une opinion publique fallacieuse et la cupidité qui se trouvent en eux leur feraient perdre la liberté du jugement et de la délibération. (...) Beaucoup doivent se rendre compte de votre résurrection. On imagine difficilement l'influence bienfaisante causée par la présence d'hommes de foi ardente et agissante, au milieu d'un monde de faibles, d'errants, d'immoraux, de craintifs, de mécréants. Exercez donc votre foi ; renforcez-la, vivez-la, même en public, transmettez-la par la parole franche et par l'exemple courageux à vos enfants et à tous ceux qui seront à votre contact. Que chacun de vos foyers soit une flamme vigoureuse qui rayonne dans votre immeuble, dans votre quartier. (...) Egalement dans vos bureaux, apportez l'honnêteté sans tache, la gravité du devoir fidèlement accompli, faites tous vos efforts pour recréer un climat de pureté, là où la fange de l'impureté empoisonne l'air. Ce dont l'Eglise a un besoin urgent, c'est de fidèles et de groupes de fidèles de toutes conditions qui, libres de l'esclavage du respect humain, conformément toute leur vie et leurs activités, aux commandements de Dieu et à la loi du Christ."

Le 15 août 1916, à ses frères d'armes, le Père Paul Doncœur -aumônier militaire- s'adressait en des termes qui s'adressent à nous, les hommes comme les femmes :

"Sois fier de ta foi. Avoue que tu n'en es pas fier. Tu es chrétien convaincu : tu désires bien servir Dieu, éviter ce qu'il défend et pratiquer ce qu'il ordonne. Mais cela tu en as honte. Tu n'oses pas le faire carrément : tu ne veux pas en avoir l'air. Tu te caches pour prier, pour dire ton chapelet (...). Tu n'as pas été hier à la prière du soir à l'église, parce que tu étais sorti avec des camarades qui n'y vont pas. Tu as fait semblant, l'autre soir, de prendre plaisir à des conversations qui te répugnaient et tu as approuvé d'un geste, pour ne pas avoir l'air d'un niais, l'imbécile qui venait de blaguer les curés. Et cependant cette comédie te fait mal au cœur. Tu sens que tu es lâche et que tu joues double jeu. Eh bien, veux-tu en finir ? Vas-y franchement : tu es chrétien, sois fier de ta foi. Sois fier, va, c'est un fameux trésor ! Sois fier parce que ta foi est la plus grande force et la seule consolation que tu puisses trouver ici-bas. Sois fier parce que ta foi te fait meilleur que les autres. Sois fier, parce que toi du moins tu as le courage d'être franc et que les autres au fond voudraient bien te suivre. Sois fier parce que tu as la vérité pour toi et que la vérité triomphe toujours.

Sois fier parce que tu obéis à Jésus-Christ, le plus grand maître que l'humanité n'ait jamais entendu. Sois fier, parce que tu triompheras un jour, avec Lui, devant le monde entier. Sois fier, va, et tout le monde te respectera. Sois fier de ta foi." Et plus loin, il continue : « Tu n'as peut-être pas encore osé, parce qu'il y a le respect humain, parce que tu ne sais pas comment t'y prendre et que tu as peur d'en être pour tes frais. Eh bien, tu te trompes : sois apôtre, c'est radical. »

À NOTER DÈS MAINTENANT POUR LE MOIS DE MAI

Vendredi 1 & Samedi 2 :

Pèlerinage à Turin,

organisé par le prieuré de Toulon

Renseignement au 04 94 46 03 16

Samedi 9 & Dimanche 10 :

Pèlerinage de la Sainte-Baume

Du vendredi 22 au lundi 25 :

Pèlerinage de Pentecôte (Chartres-Paris)

Dimanche 31 : Communion solennelle

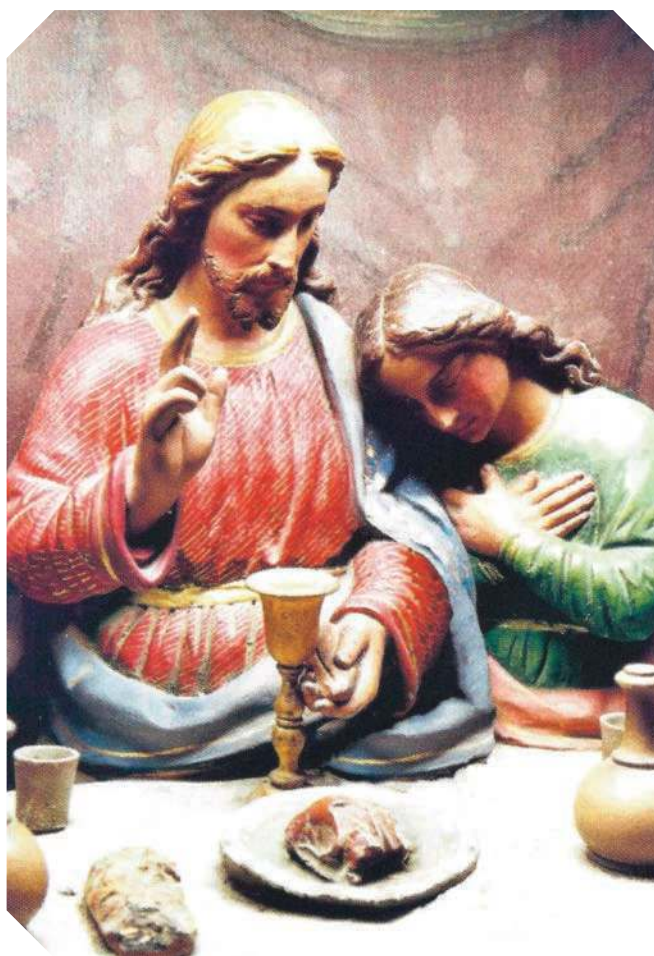
L'AMOUR EST-IL UNE RÈGLE ?

~ M. l'abbé Daniel Vigne ~

Le bien non seulement est désirable mais il est à posséder. Dieu nous a donné une faculté : l'amour qui nous meut jusqu'à la possession du bien désiré. Un enfant qui a perdu son « doudou » est prêt à tous les efforts pour le retrouver et le serrer avec plus de véhémence sur son cœur. Mais là où il est le plus fort, c'est dans la possession de Dieu, au Ciel. La véhémence d'un séraphin devant la face de Dieu est incommensurable bien qu'inférieure à celle de l'amour de la Mère pour son Fils Dieu. Cet amour arrivé à son terme céleste ne peut plus perdre son Bien-aimé.

Autant cette faculté est noble, autant elle est attaquée par ce qu'il y a de plus bas dans le monde, les vices charnels jusqu'aux vices contre-nature. Le drame est d'identifier l'amour, don de soi, à l'égoïsme charnel, consommation du plaisir. Une certaine théologie moderne ose trouver dans cette dépravation de l'amour une image de l'amour spirituel alors qu'elle n'en est qu'une défiguration méconnaissable et révoltante pour le Créateur.

Si cet amour est simple, pur, divin chez l'ange ou le saint, il est complexe chez l'homme viateur (de passage sur cette terre). Il est composé de deux parties : l'amour sensible et l'amour spirituel. Le premier se porte sur les biens corporels, le deuxième aspire aux biens spirituels pour y reposer son âme dans une délectation sans nom. Le sensible est facile, immédiat, fugitif, le deuxième passe par la croix et ne sera parfait qu'au Ciel. L'homme est pleinement heureux, quand sa sensibilité est en harmonie avec sa raison et quand son âme jouit du bien divin. Les deux amours sont unis dans le principe de tout bien : Dieu. Cela ne peut se réaliser parfaitement que dans le Ciel après la résurrection des corps. En attendant, les saints même privés de leur corps ne souffrent



aucunement de l'absence de joie sensible, tellement est grande la joie spirituelle.

Avant d'y arriver, l'homme passe obligatoirement par cette terre. Ayant été créé dans un état non seulement parfait mais surnaturel, Adam jouissait d'une sensibilité qui servait et soutenait son amour de Dieu. Ce qui n'est possible que grâce à une soumission parfaite de nos passions à la raison.

Hélas le péché a détruit ce premier ordre que nous ne retrouverons plus. Adam s'étant insoumis à son Supérieur a vu ses propres facultés inférieures, les passions, s'insur-

ger contre sa propre raison, conséquence logique de sa désobéissance. Son âme isolée de son Bienfaiteur, dont elle s'est séparée volontairement, a perdu sa vigueur à contempler la vérité. Affaiblie, elle est assaillie par la révolte de ses propres passions, sensées la servir. L'amour sensible ne suit plus l'amour spirituel, et bien souvent s'y oppose. L'homme au lieu de rechercher les biens spirituels devenus ardu court après les biens périssables si faciles : la nourriture, l'argent, l'ambition, le pouvoir terrestre... Cette servitude des passions débridées donne lieu aux plus terribles excès qui sont les actes contre nature. Laissons St Paul parler (Rm 1, 18-32) : *« En effet, la colère de Dieu se révèle du haut du Ciel contre toute l'impunité et l'injustice de ces hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans l'in-*

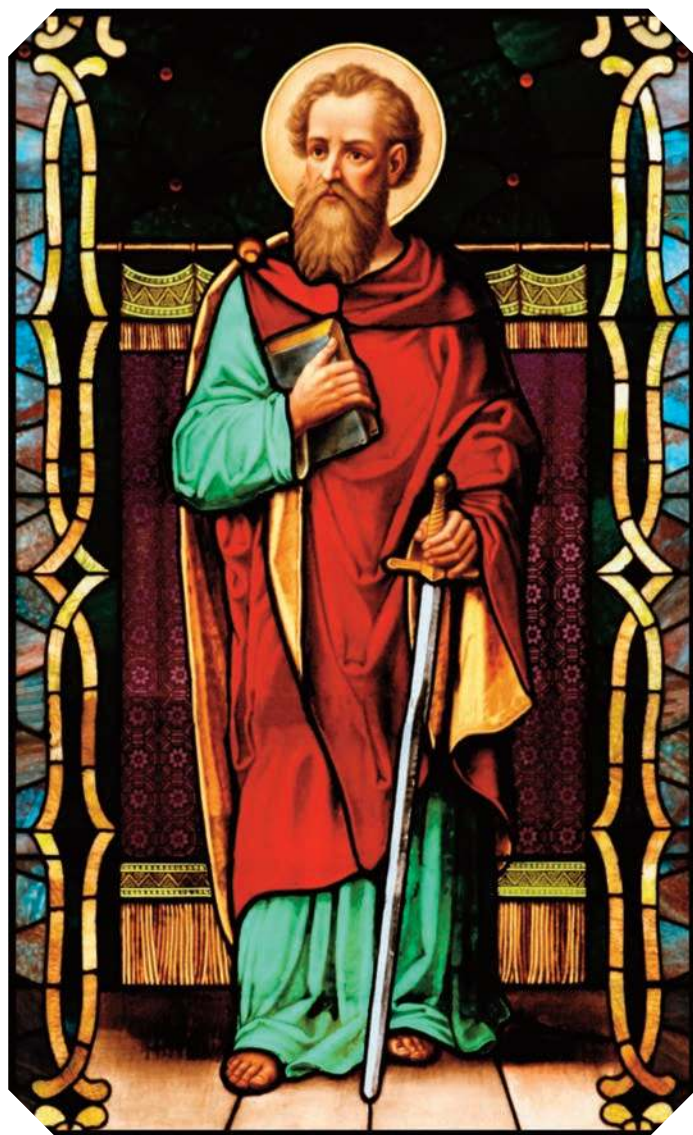
justice ; car ce que l'on connaît sur Dieu est manifeste pour eux, Dieu le leur ayant fait connaître. En effet, Ses perfections invisibles sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connaissance que Ses œuvres en donnent ; de même Sa puissance éternelle et Sa divinité : de sorte qu'ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne L'ont point glorifié comme Dieu, et ne Lui ont pas rendu grâces ; mais ils se sont égarés dans leurs pensées, et leur cœur insensé a été obscurci. Ainsi, en disant qu'ils étaient sages, ils sont devenus fous, et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible contre une image représentant l'homme corruptible, et les oiseaux,

et les quadrupèdes, et les reptiles. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de leur cœur, à l'impureté, en sorte qu'ils ont déshonoré eux-mêmes leurs propres corps : eux qui ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et qui ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur, qui est béni dans tous les siècles. Amen. C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions honteuses ; car leurs femmes ont changé l'usage naturel en celui qui est contre la nature. De même aussi les hommes, abandonnant l'usage naturel de la femme, se sont embrasés dans leurs désirs les uns pour les autres, les hommes commettant l'infamie avec les hommes, et recevant en eux-mêmes le salaire dû à leur égarement. Et comme ils n'ont pas montré qu'ils avaient la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à un sens réprouvé, de sorte qu'ils ont fait des choses qui ne conviennent pas : remplis de toute iniquité, de malice, de fornication, d'avarice, de méchanceté ; pleins d'envie, de meurtre, de querelle, de ruse, de malignité ; délateurs, médisants, haïs de Dieu, insolents, orgueilleux, hautains, inventeurs du mal, désobéissants à leurs parents, inintelligents, dissolus, sans affection, sans loyauté, sans miséricorde. Ayant connu la justice de Dieu, ils n'ont pas compris que ceux qui font de telles choses sont dignes de mort, et non seulement ceux qui les font, mais encore ceux qui approuvent ceux qui les font. »

Le Serpent ne s'est pas arrêté à sa première tentation réussie, mais il a suscité un renversement des amours : la volonté au service des passions. Une fois qu'une passion est laissée à elle-même, elle brûle pour son propre plaisir sans aucune règle. La volonté faible se plie à rechercher ce que désire la passion et non plus le bien de la raison, la vertu. Ce dérèglement est déjà en soi la peine du pécheur puisqu'il se détruit ou se dissout dans les plaisirs interdits pour une plus grande tristesse de l'âme. S'il y a une joie qui peut être même intense, elle n'est qu'extérieure et non au fond de l'âme. Le pire des châtiments est l'aveuglement sur son propre état. Les plus grands approbateurs sont les détenteurs de l'autorité qui sous prétexte de miséricorde passent au-dessus de la loi divine afin de rendre recevable cet amour déréglé. Cela revient à dire que le mal est bien.

Dieu a donné de manière ineffable des moyens extraordinaires pour restaurer un nouvel ordre. Il va communiquer des vertus divines de son Fils incarné par l'effusion de son Précieux Sang capable non seulement de fortifier la volonté, mais aussi de venir à bout du dérèglement des passions humaines. Dès lors, il est impossible de retrouver la liberté d'aimer, le vrai bien de l'homme, sans la grâce. Mais cette grâce, principe de restauration surnaturelle, obtient son plein effet seulement dans une volonté docile. C'est par la désobéissance qu'elle a échoué dans la licence des vices et c'est par l'obéissance à ce nouvel ordre de la rédemption qu'elle retrouvera sa patrie, la charité parfaite.

Ce nouvel ordre est inauguré par le Christ lui-même dans son obéissance à Marie, et à Joseph, pour être achevé



dans le paroxysme de l'amour : le sacrifice d'où jaillira la grâce. Le chrétien à la suite de son Modèle s'alimentera à la croix pour reproduire la même charité dans l'obéissance à la volonté Dieu. Il se retrouvera nécessairement en butte à ses propres passions désordonnées comme le Christ avec ses bourreaux. Mais Notre Seigneur, a-t-il cédé à ses bourreaux en reniant sa divinité, ou en faisant allégeance au monde ? Non. Le véritable bourreau de l'amour n'est ni la loi, ni la morale mais le désordre des passions flattées par le monde. Or Notre-Seigneur nous communique les mêmes vertus avec lesquelles il a été victorieux de ses bourreaux pour combattre ce désordre. Loin de nous détruire, cette réordination est une édification d'un nouveau Christ.

Le miracle de la grâce est le sacrifice corps et âme ou don de soi dans la pleine soumission à la volonté divine. L'effet prodigieux est la possession de Dieu.

VÉNÉRABLE MARIE RIVIER ~ Les soeurs de Saint-Ferréol ~

On est en octobre 1780 et Marinette vient d'avoir 12 ans. La guérison miraculeuse n'a pas effacé toutes les traces de son infirmité. Toute sa vie, elle restera très petite de taille et très mal proportionnée. A 12 ans, en la voyant, on ne lui donne que 7 ans d'âge.

La Maman décide de mettre ses deux aînées en pension chez les Sœurs de Pradelles. Marie jubile car elle se rend compte que sa science et son éducation sont un peu courtes et qu'il faut des connaissances plus sérieuses et plus approfondies pour répondre à l'attrait qui la saisit toute.

Elle pense arriver dans une institution modèle. Elle déchanté bien vite, car l'indiscipline règne parmi les pensionnaires. Elle en est découragée, mais elle réagit et décide de remettre la discipline à sa place, dans cette maison à l'envers. Se sachant « nouvelle » elle use de diplomatie, de prévenance et de complaisance à l'égard de ces terribles pensionnaires qui cherchent à s'amuser aux dépens de « la petite »

- « Marie chante ! »

- « Marie danse ! »

- « Marie donne-moi ton aiguille, ton fil... ! »

Et Marie chante, et Marie danse, et Marie donne son aiguille, son fil et tout ce qu'on veut d'elle, afin de les conduire là où elle le veut, elle.

Marie transformera tout le pensionnat. L'ascendant de cette fille si petite et si frêle est tel que les religieuses lui confient la direction des classes réputées « difficiles » ainsi que la préparation des plus jeunes à leur première communion.

En 1781, elle suit une mission dans le voisinage. L'éloquence du prédicateur –un père capucin- réveille sa conscience scrupuleuse. Son souci de la perfection est tel que la moindre légèreté lui semble un crime digne des plus sévères jugements de Dieu et elle s'en accuse en confession : « Mon Père, je m'accuse d'avoir pensé que vous faisiez peur aux enfants avec votre habit et votre longue barbe ». La moindre apparence de mal la trouble profondément et sa santé déperit.

Voyant cela, sa maman la fait revenir à la maison. Pendant trois ans, elle va reprendre ses activités favo-

rites : la prière, la formation de ses jeunes compagnes du village, le soulagement des pauvres et des infirmes.

Le désir de la vie religieuse jointe à l'enseignement la tenaille toujours. En octobre 1785, elle retourne au couvent de Pradelles avec le secret espoir d'y entrer comme novice. Elle fait donc sa demande, mais elle est rejetée, malgré le plaidoyer ardent de la supérieure locale : ni sa santé, ni sa taille ne sont suffisantes et... elle boîte. De plus, toute la famille mise au courant s'y oppose catégoriquement. Elle rentre donc chez elle. Mais l'attrait du couvent demeure invincible, alors devant l'obstacle, elle se cabre, et dans la volonté tenace de réaliser son idéal, elle se dit à elle-même : « puisqu'on ne veut pas me laisser entrer au couvent, je ferai un couvent moi-même ! » Et elle tint parole.

Le couvent de son rêve n'est pas un couvent contemplatif, mais un couvent consacré à l'éducation de la jeunesse chrétienne.

Dès son retour à la maison - juin 1786 - elle passe à l'exécution. Son idéal, gagner le plus d'âmes possible à Dieu en les formant à sa connaissance et à son amour : l'enseignement religieux par l'école en est le moyen fondamental. Il faut donc ouvrir une école. Elle a 18 ans, elle a reçu des religieuses de Pradelles une éducation qui, sans être brillante, est suffisante. Elle est riche surtout d'une volonté de fer au service d'un idéal divin.

Elle présente d'abord sa requête à Mr le Curé afin d'obtenir son accord. Il se met à rire et trouve ridicule



Maison natale de Marie Rivier à Montpezat



qu'une fille si jeune et si petite en taille puisse se lancer dans une telle aventure : « Comment allez-vous vous faire obéir ? » Marie Rivier soutient le choc, insiste avec assurance et finit par obtenir carte blanche. C'est sa première victoire. Toute minuscule qu'elle soit, elle sait très bien ce qu'elle veut, c'est ainsi qu'elle emportera bien d'autres batailles.

Libre d'agir pour le bien de la paroisse et sûre du cœur de sa mère, elle acquiert un petit local dépendant des tertiaires dominicaines. Malgré les railleries et tous les pronostics pessimistes, les élèves affluent dès l'ouverture de l'école : elle y accepte tout le monde, riches ou pauvres quelle que soit leur rétribution scolaire... lorsqu'il y en a.

Il faut former le cœur et l'esprit de cette masse turbulente. Douée d'un véritable instinct pédagogique, elle applique et amplifie la méthode de ses jeunes années au foyer familial. Elle se résume en trois mots : commander, aimer, instruire.

Elle commande et pour se faire obéir, ne craint pas de réprimander, voire de punir avec une sévérité salutaire.

Mais elle est surtout capable de beaucoup aimer : elle a pour la moindre bonne volonté un tel regard de bonté où brille clairement l'amour du Christ, que les petites cessent de la redouter pour l'aimer. En peu de temps, au grand étonnement du curé et des parents, elle a son petit troupeau bien en main et lui demande beaucoup.

Elle les instruit quelque peu, suffisamment mais pas trop ; tout ce qui est nécessaire pour se débrouiller dans la vie sans trop s'enfler d'orgueil, donc la lecture,

l'écriture, la bienséance, - la politesse : n'est-elle pas la fine fleur de la charité ? - Mais elle vise surtout à former les âmes. Là elle fait preuve d'un zèle et d'une ingéniosité incomparables. Elle habitue ses petites aux pratiques de la charité, partage du gros goûter avec les plus pauvres. Elle leur apprend à prier et les forme à la vie intérieure. Longtemps après, une de « ses petites », devenue bien vieille, disait à l'une de ses religieuses : « Depuis que la bonne Dame Rivier m'a appris à converser avec mon ange gardien, je ne languis pas et les jours ne me paraissent pas trop longs. Quel service elle m'a rendu là, cette bonne dame. »

Elle organise aussi des petites retraites, elle exhorte ses élèves à communier fréquemment et les y prépare soigneusement par la confession.

Comme autrefois lorsqu'elle était petite, elle organise des processions, des mini pèlerinages au Calvaire ou à la chapelle de la Vierge de Pitié, celle qui l'a guérie. Elle a conquis toutes « ses petites » et plus tard, c'est en pleurant que ses « anciennes » parleront de son exquise bonté.

Cette petite école n'est qu'un point de départ. Elle va être sollicitée par les tertiaires dominicaines et les tertiaires franciscaines pour préparer leurs recrues et comme il s'agit d'éducation, elle ne refuse pas.

Mais son zèle ne peut s'arrêter à cela, elle pense aux autres jeunes filles qu'il faut préserver. Elle souhaite les regrouper dans une association à mi-chemin entre le patronage et la congrégation. Elle s'en ouvre à sa meilleure amie Henriette Chambon, une lingère, de douze ans son aînée, qui elle aussi n'a pu devenir religieuse. Celle-ci, très dévouée, s'enthousiasme et lui propose sa maison et toute son aide. Après avoir accompli toutes leurs obligations à la maison paternelle, les jeunes filles se regroupent chaque jour pour prier, travailler et se divertir en commun sous la conduite d'Henriette, rien de trop austère, ni de trop léger. Le village a tôt fait de surnommer l'association « le petit couvent », car tout est ordonné et soigneusement réglementé. Et lorsque les voisins voyaient arriver Mlle Rivier pour la veillée du soir, ils disaient : « La voici, nous allons entendre rire ».

Les jeunes filles du patronage bien formées jusqu'au moment de leur mariage y ont toutes pris de fortes habitudes chrétiennes et sont devenues d'excellentes mères de famille.

CALENDRIER DU MOIS

à Marseille

- Du Samedi 4** : Vacances de Pâques de l'école Saint-Ferréol
au dim. 19 avril
- Dimanche 19** : Quêtes pour les séminaires
- Lundi 20** : Rentrée des classes de l'école Saint-Ferréol
- Lundi 20 & Mardi 21** : Sortie scolaire à Turin de l'école Saint-Ferréol
- Jeudi 23** : Réunion des ECP de Marseille à 19h30 au prieuré
- Samedi 25** : Croisade Eucharistique à 15h15 au prieuré

à Aix-en-Provence

- Mercredi 8** : Réunion des Jeunes Foyers chez les Pouplier à 19h30
- Mercredi 22** : Réunion des ECP d'Aix à la chapelle à 19h30

MARSEILLE

Église de la Mission de France - St Pie X

44, rue Tapis Vert - 13001 Marseille

Tél : 04 91 91 67 16

- Dimanche : 10h30 messe chantée
19h00 messe basse
- En semaine : 18h30 messe basse

Vêpres et salut du St Sacrement le dimanche à 18h

Chapelet tous les jours à 18h

Salut du St Sacrement tous les jeudis et le 1^{er} samedi du mois à 17h50

Heure Sainte le 1^{er} Vendredi du mois à 17h30

Permanence en semaine de 16h00 à 18h00

Cours de dogme pour les adultes le mercredi à 19h15

Chapelle de l'Immaculée-Conception

14 bis, rue de Lodi - 13006 Marseille

Tél : 04 91 48 53 75

- Dimanche : 8h30 messe chantée
- En semaine : 7h15 messe (sauf samedi)

Permanence le lundi de 9h00 à 11h30

Catéchisme pour adultes le mardi à 20h00

Prieuré Saint Ferréol & École Saint Ferréol

40, chemin de Fondacle - 13012 Marseille

Tél. prieuré : 04 91 87 00 50 - Fax : 04 91 87 18 72

Email : 13p.marseille@fsspx.fr

Tél. école : 04 91 88 03 42

- en semaine : 7h15 messe basse
- le mardi en période scolaire : 11h30
- le vendredi en période scolaire : 11h00

Chapelet tous les jours à 18h30

Le 1^{er} Vendredi du mois adoration de 21h00 à minuit

Catéchisme pour les enfants le mercredi à 14h30

Conf. spirituelle pour les dames le mercredi à 14h30

Catéchisme pour catéchumènes le samedi à 15h00

Chorale de St Pie X : répétition le lundi à 20h30

AIX-EN-PROVENCE

Chapelle de l'Immaculée-Conception

11 bis, cours Gambetta - Tél : 04 91 87 00 50

- Dimanche : 10h30 messe chantée
- Mercredi : 18h30 messe basse
- 1er Vendredi du mois messe à 18h30
- 1er Samedi du mois messe à 11h00

Catéchisme pour les enfants le mercredi après-midi

CARNOUX-EN-PROVENCE

Oratoire Saint Marcel

Immeuble Le Panorama - Avenue du Mail

- Dimanche : 8h30 messe basse

AVIGNON

Chapelle des Pénitents Noirs

rue Banasterie - 84000 Avignon

Tél : 04 90 86 30 62 - 04 91 87 00 50

- Dimanche : 10h00 messe chantée
- Samedi : 18h30 messe basse
- 1er Vendredi du mois : adoration à 17h00
messe à 18h30

Catéchisme pour les enfants le samedi à 9h30

ALLEINS

Chapelle des Pénitents Blancs

rue Frédéric Mistral

Messes : 2^{ème} et 4^{ème} Dimanche du mois : 18h00

CORSE

Prieuré d'Ajaccio

2 avenue Bévérini Vico - 20000 Ajaccio

Tél : 06 99 45 09 32

- Dimanche : 10h00 messe chantée (téléphoner pour le lieu)
- Samedi : 18h00 messe basse

Catéchisme pour les enfants le samedi à 16h15

Haute Corse

- Dimanche : 17h00 messe (téléphoner pour le lieu)

L'Acampado n° 103,

avril 2015, prix 1,5 €

Editeur : L'Acampado

40, chemin de Fondacle

13012 Marseille - Tél 04 91 87 00 50

Directeur de publication :

Abbé Xavier Beauvais

Dépôt légal : 2010

maquette & impression par nos soins

Abonnement annuel :

25 € ou plus

chèque à l'ordre de

L'ACAMPADO